BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDÉ AUX FAMILLES — VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES

L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

Chronique Régionale

EN LOUISIANE

Covington, Lne., 30 sept.—Le grand jury pour la terme d'Octobre est en session. Le Juge Lancaster a dit qu'il ferait respecter la loi du dimanche et la loi Gay-Shattuck dans la paroisse de St-Tammany, ou qu'il fermerait les saloons.

Le Dr. Dowling a fait une conférence avec projections dimanche. Il a déclaré qu'il appliquerait les lois sanitaires, et enverrait un inspecteur prochainement.

Crowley, Lne., 30 sept.—Une nouvelle compagnie s'est faite enrégistrer pour l'exploitation du pétrole et commencera ses opérations aux puits de Anse-le-Butte. La nouvelle compagnie a pour nom "La Nussbaum Oil and Mineral Company."

Le Bureau de Commerce a pris à sa charge les soins à apporter à la réception des représentants des treize paroisses qui viendront dans cette ville pour prendre part à la convention annuelle de la "Southwestern Development Bureau," les 23, 14 et 15 octobre prochain.

Plaquemine, Lne., 30 sept.—Le grand jury de Iberville s'est réuni lundi dernier et a reconnu dix cas de culpabilité, dont deux pour meurtre.

Une Entrevue Orageuse

Dans ma dernière note, j'ai parlé du prince Rodolphe Liechtensein, Autrichien de naissance, Français d'élection, très peu épris de ce qu'il appelait sa patrie de hasard, et poussant à l'extrême degré la haine des Allemands, "peuple de brutes massives, disait-il êtres grossiers, vaniteux et malfaisants"! "C'est une honte, pour l'Europe, ajoutait-il, de se soumettre aux volontés de ces barbares!" Cette haine était, chez lui, l'expression d'un sentiment très sincère. On en pourra juger par l'anecdote caractéristique, que voici:

Pendant l'armistice, au mois de février 1871, le prince me pria de l'accompagner dans un voyage qu'il fit en Normandie, où il allait visiter un de ses amis malades. La route ne fut pas facile, le pays étant occupé par les troupes allemandes; et ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes au but de notre voyage.

La visite faite, nous nous disposions à revenir sur nos pas, quand on nous fit observer qu'un mot du général commandant le département faciliterait la circulation, et nous nous rendîmes, le soir même, à l'état-major installé dans le principal hôtel de la ville de Rouen.

Le prince fit passer sa carte et l'on nous introduisit immédiatement dans la salle à manger de l'hôtel—il était environ huit heures du soir,—où dînaient le général et son état-major. On en était même au dessert, ainsi qu'en témoignaient une assiette des quatre mendiants, une autre de biscuits, où le sucre avait tracé des arabesques, et un morceau de roquefort sculpté au couteau et enfermé sous une cloche de verre irisé par les doigts des convives. Sur la table, éparses, pleines ou vides, gisaient trois ou quatre bouteilles de champagne.

Le général était grand, maigre, osseux, aux larges épaules un peu voûtées. Il avait les cheveux grisonnants, coupés en brosse, sur un front découvert. Ses moustaches désolées étaient d'un blond passé, stirées de quelques poils blancs, et ses yeux bleu-faïence se détachaient sur font vieil ivoire. Au bout de ses long bras pendaient deux mains rougies et déformées par la goutte—tel des crabes de mer cuits au court-bouillon;—enfin l'aspect d'ensemble était peu sympathique.

Joignez à cela que la réception fut d'une courtoisie hautaine, et d'une politesse impertinente.

L'état-major se composait de trois officiers insignifiants, d'une gamme de couleurs commençant au blond albinos, pour se terminer au roux fauve.

Quand nous entrâmes, tout ce monde "hachait de la paille" dans l'idiome de Gœthe, à travers des spirales de fumée, poussées, de toute leur force, par ces quatre paires de poumons, en proie aux cigarettes; et l'on ne percevait qu'un violent et confus murmure de voix rauques, coupé de quelques notes métalliques, grincements des sabres sur les dalles de pierre.

Le général se leva, et salua en se faisant une visière de cinq doigts de sa main droite. Automatiquement en fit autant l'état-major. Puis tout le monde se rassit.

Moi, je fus dévisagé, flairé comme Français, et j'eus l'aumône d'un petit salut dédaigneux.

La conversation s'engagea en allemand, et je crus comprendre, aux gestes des officiers, qu'on échangeait les politesses coutumières, et que le général s'excusait auprès du prince autrichien de le recevoir en pareilles conditions. Il griffonna un chiffon de papier, qu'il lui remit, puis tendit son étui à cigarette, fit apporter une coupe, une seule—décidément j'étais méprisé—et versa pleine rasade d'un champagne un peu gris, un peu terne, mais pétillant.

Le prince remercia, du haut de sa froide et fière politesse, trempa ses lèvres dans la coupe, et fit la grimace, ayant sans doute reconnu que cet enfant supposé de la veuve Clicquot était un bâtard, né à Saumur.

Tout à coup, un bruit épouvantable se fit entendre dans la cour de l'hôtel, suivi de roulements sourds, de cris, de jurons et de hurlements.

Le général, surpris, tressaute sur sa chaise, et d'une voix impérieuse commande d'aller voir ce qui se passe.

Le plus jeune des trois aides de camp—le blond albinos—se leva, porte la main à sa casquette plate, rapprocha les talons à l'ordonnance, et sortit raide comme la justice, faisant vibrer les éperons et laissant traîner son sabre tout au long de l'escalier de pierre.

On attendit anxieusement.

Il revint bientôt, toujours grave, se remit en position—toujours à l'ordonnance—et expliqua au général que ce fracas avait été produit pas des charretiers ivres, qui déchargeaient des pièces de vin sur le pavé de la cour.

Le général eut un sourire de mépris—du plus profond mépris—et se tournant vers moi, me dit, en français—c'était la première fois qu'il daignait parler notre langue—d'un ton qu'il s'efforçait de rendre incisif et blagueur:

—Eh bien, monsieur, quand les Français voudront prendre leur revanche, il faudra d'abord, qu'ils ne s'enivrent plus, et ensuite qu'ils apprennent à décharger des pièces de vin sans faire autant de bruit.

Puis, enchanté de la plaisanterie, qu'ils trouvait charmante, il eut un gros rire bruyant, auquel l'état-major fit écho.

Je ne sus que répondre, tout surpris par cette apostrophe inattendue.

Il n'en fut pas de même du prince Rodolphe qui, très violent et très impressionnable, était devenu pâle de colère rentrée. Il semblait qu'il eût pris à son compte la moitié de l'injure; il se leva donc, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme:

— Mon général, répondit-il, quand les Français prendront leur revanche, ce ne sont pas des pièces de vin, ce sont des pièces de canon qu'ils déchargeront... et ça fera encore bien plus de bruit...

Il y a eut un grand silence.

Le général mordit sa moustache, et un peu de sa lèvre avec.

L'état-major fit la moue.

Puis, la première émotion passée, et après un moment d'inévitable gêne, la conversation reprit, languissante, et la fumée des cigarettes, devenue plus mélancolique, tourbillonna, sans entrain.

Cependant le prince n'était pas satisfait. Sa petite vengeance ne lui suffisait pas. Il en ruminait sourdement une autre. Alors, tout doucement, sans en avoir l'air, tout en causant, tout en fumant, il se dirigea, de la façon la plus indifférente, vers un immense piano qui, dans l'embrasure d'une fenêtre, croupissait en sa vieille coupe de palissandre déverni.

Il l'ouvrit, machinalement, plaqua quelques accords, courut quelques gammes, puis se laissa aller à l'inspiration, et se sentant écouté par sou auditoire, se mit à jouer, tout de bon.

Comme un vieux coursier qui retrouve ses ardeurs, sous l'éperon, l'instrument eut un retour de jeunesse: il ne chaudronna pas trop, il chanta presque juste, vibrant de ses cordes détendues, sous l'étreinte des doigts harmonieux de l'admirable artiste.

Ce qu'on entendit d'abord, ce fut le "Choral de Luther," un chant lent, grave, plein de grandeur dans sa monotonie religieuse et austère. Le général et l'état-major devinrent sérieux, songeurs: ils eurent un souvenir de là-bas; ils revirent, sans doute, avec les yeux de la pensée, les plaines de la Silésie; "Gretchen", la blonde; les oies fumées de Poméranie, enfin toutes les joies de la patrie absente... Je n'oserais même affirmer que le Dieu des armées ne fut pas "rasé", mentalement, d'une prière.

Au "Choral de Luther," par une transition joyeuse, succédèrent des valses de Strauss.

Le prince était éclectique.

Le général dodelinait de la tête, tandis que l'état-major avait des fourmis aux jambes, et il y eut comme un frémissement d'éperons sautillant en cadence.

Puis, changement subit, imprévu; aux valses joyeuses succéda le "Rhin allemand," celui de Musset.

Puis enfin, ce fut la "Marseillaise;" d'abord en sourdine: elle semblait venir de loin; elle se rapprochait; elle mugissait, et finit par éclater en vibrations terribles: ce fut comme un bruit de bataille, comme une aurore de victoire!

Et le vieux piano lui-même, oublieux de ses rhumatismes, sonnait la charge, à pleines cordes.

Le général devint rouge comme braise.

L'état-major fut congestionné.

Le piano se tut enfin, et au milieu d'un silence de mort, le prince Rodolphe me fit un signe, salua et sortit.

A peine dans la rue, il poussa un soupir de soulagement et me dit: "Ce "monsieur" avait été vraiment trop impertinent; ces gens n'ont pas la victoire généreuse; ils sont comme des parvenus étonnés de la fortune qui leur arrive!" Puis il se mit à rire, et, avec un geste de gamin: "C'est égal, dit-il, je ne suis pas fâché de leur avoir dit "zut"... en musique!"

Le prince Rodolphe, ce pauvre "Roudy", quitta la diplomatie vers la fin de 1872 et se retira dans son château de Walenbach, un vieux manoir féodal, où dans un coin solitaire il vécut en philosophe. Il est mort, il y a quelques années à Venise d'un mal étrange qui se compliquait de ce dégoût de toutes choses que les Anglais appellent le "spleen," que Tertullion dénommait "lodium vitae," qui n'est peut-être à tout prendre que le mal d'un cerveau qui a trop pensé, d'un cœur généreux qui s'est usé, parce qu'il a trop battu!... S'il était encore de ce monde, je sais bien pour qui seraient ses vœux!

FELIX DUQUENESL.

Protestation Belge

Une Adresse au Roi d'Angleterre.

La mission belge, composée de MM. Carton de Wiart, ministre de la justice, de Sadeleer, chef du parti conservateur, Paul Hymans, chef du parti libéral, Emile Vandervelde, chef du parti socialiste, qui se rend aux Etats Unis pour exposer au président Wilson les crimes des Allemands, s'est arrêtée à Londres et a été reçue au palais de Buckingham par le roi d'Angleterre.

M. Carton de Wiart, président de la mission, a donné au Roi lecture de l'adresse suivante:

Sire,

La Belgique, ayant à choisir entre le sacrifice de son honneur et les dangers de la guerre, n'a pas hésité. Elle s'est préparée à l'agression brutale d'une puissance qui était l'une des garantes de sa neutralité. Dans cette situation critique, notre pays a trouvé un appui inestimable dans l'intervention résolue et immédiate de la grande et puissante Angleterre.

Chargés par le roi des Belges d'une mission auprès du président des Etats-Unis, nous avons considéré qu'il était de notre devoir de présenter à Votre Majesté la respectueuse et ardente expression de la gratitude du peuple belge. Nous n'avons jamais oublié que l'Angleterre présida à la naissance de l'indépendance de la Belgique. Elle avait confiance dans la sagesse et la loyauté de notre pays.

Nous avons essayé de justifier cette confiance en restant strictement fidèles au rôle qui nous a été assigné dans la politique internationale. En 1870, le gouvernement de la reine Victoria, d'illustre mémoire, est intervenu spontanément pour assurer la neutralité et l'indépendance de la Belgique. Aujourd'hui, les messages personnels adressés par Votre Majesté à notre souverain, les déclarations solennelles et impressionnantes de votre gouvernement, les nobles discours des représentants de tous les partis dans votre Parlement, la courageuse coopération des forces anglaises de terre et de mer ont fait revivre et ont fortifié la volonté de la Belgique de défendre son droit.

Contrainte de faire la guerre pour la protection de ses institutions et de ses foyers, la Belgique a tenu à partager le fardeau de la lutte entreprise par les nations civilisées, lutte imposée par les traités internationaux et par la conscience humaine. Notre adversaire, après avoir envahi notre territoire, a décimé la population civile, massacré les femmes et les enfants emmené en captivité des paysans inoffensifs, massacré des blessés, détruit des villes sans défense, brûlé des églises, des monuments historiques, et la célèbre bibliothèque de l'Université de Louvain. Tous ces faits sont établis par des documents authentiques et nous aurons l'honneur de les soumettre tous au gouvernement de Votre Majesté.

En dépit de toutes ces souffrances, la Belgique, en qui est personnifié le droit outragé, est résolue à accomplir jusqu'au bout ses devoirs envers l'Europe. Quoi qu'il arrive, elle défendra son existence, son honneur et sa liberté.

Le Roi a répondu que la Belgique pouvait compter sur l'Angleterre.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

AMUSEMENTS

Orpheum

Phone Main 332

PRIX Matinées, 2:15...10 & 20c Soirées, 8:15.....10 & 75c

MATINÉES TOUS LES JOURS

THE GREEN BEETLE
UN CIRQUE DE SINGES
McKAY ET ARDINE
WHITTAKER ET HILL
KAUFMAN FRERES
CONNOLLY SOEURS
LEO ZARRELL ET COMPAGNIE
ORPHEUM TRAVEL WEEKLY.
ORCHESTRE CONCERT.

LE MEURTRE PAR ORDRE

Instructions impériales autrichiennes

Les Austro-Hongrois ne veulent évidemment avoir rien à envier aux Allemands. Leur diplomatie s'est montrée aussi fourbe que celle de leurs alliés, qu'ils égalent aussi en barbarie.

Voici le texte d'un ordre impérial trouvé par les troupes serbes portant des instructions sur la manière dont doivent se comporter les Autriciens vis-à-vis des Serbes.

Cet ordre annonce notamment que les habitants des contrées du théâtre de la guerre sont animés d'une haine farouche contre les Autrichiens et qu'envers de telles gens on ne saurait avoir des égards ni humanitaires ni chevaleresques. C'est pourquoi la plus grande sévérité est ordonnée envers les Serbes. Tous les combattants trouvés en territoire serbe sans uniforme doivent être tués et tous les soldats autrichiens qui seront surpris contrevenant à cet ordre seront sévèrement punis.

Dès l'entrée des troupes autrichiennes dans un lieu serbe, on doit s'emparer immédiatement de quelques otages, prêtres, instituteurs et propriétaires. Si un seul coup de fusil est tiré du lieu où des otages ont été livrés, ces derniers seront mis à mort. Partout les maisons seront fouillées et les habitants désarmés. Toute maison dans laquelle on aura trouvé des armes sera détruite. Si on ne trouve pas les personnes qui habitent ces maisons on arrêtera quelques autres personnes de la même localité, et si ces dernières refusent de donner des renseignements sur les habitants qui se sont enfuis elles seront pendues.

On ne tolérera pas des attroupements de plus de trois personnes dans les rues. Les cloches des églises ne devront plus sonner; les services religieux ne seront plus célébrés que dans des lieux ouverts, et il ne sera prêché aucun sermon.

Pendant l'exercise du culte, un détachement, prêt à tirer, se tiendra à proximité du lieu où sera célébrée la messe.

Dans tout individu rencontré hors de la ville, et surtout dans un bois, on ne doit voir qu'un membre d'une bande qui a caché quelque part ses armes. Tout individu soupçonné de cacher ou qui refuse de livrer ses armes sera tué sur-le-champ.

Les Serbes ont entre les mains l'original du texte de l'ordre signé par le général Horchstein lui-même. Cet ordre a été émis par l'état-major du 7e corps et porte la date du 14 août, à Rouma, et le numéro 32. En voici le texte:

"Vu l'attitude hostile des habitants de Klenak et de Chabatz, il faut dans toutes les localités serbes occupées où qui seront occupées, s'emparer d'otages qui seront tenus à proximité de nos troupes.

"Dans le cas où les habitants commettraient une faute, attaque, trahison, etc., les otages seront immédiatement mis à mort et la localité incendiée.

"L'état-major seul a le droit d'incendier une localité située sur notre territoire.

"Cet ordre sera publié par les autorités civiles."

AVIS DE SUCCESSIONS

Succession de Mme Ann Elizabeth Flood, veuve d'Edward Thos. Dodds.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans — No. 109,777 — Division C — Attendu que Edward Thomas Dodds, Jr., à présenté une pétition à la Cour dans le but d'obtenir des lettres d'administration dans la succession de Mme Ann Elizabeth Flood, veuve d'Edward Thos. Dodds, décédée, intestat.

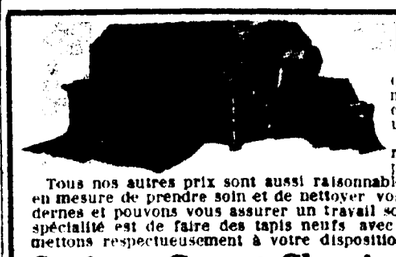
Avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner d'avoir à déduire dans les dix jours les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à la dite pétition.

Par ordre de la Cour.

THOMAS CONNELL, Greffier.

C. C. FRIEDRICHS et HAROLD A. MOISE, Avocats.

sept—25,29 oct—4



Ménagères, Attention

La "Sanitary Carpet Cleaning Co." désire faire connaître ses nouveaux prix. Nous passerons chercher, battrons et délivrerons un tapis de 9x12 pour 65 cents.

Nous nettoierons à fond et remettrons à neuf un tapis de 9x12 pour $1.45.

Tous nos autres prix sont aussi raisonnables en proportion. Nous sommes en mesure de prendre soin et de nettoyer vos tapis avec des machines modernes et pouvons vous assurer un travail soigné et de premier ordre. Notre spécialité est de faire des tapis neufs avec des vieux tapis. Nous nous mettons respectueusement à votre disposition.

Sanitary Carpet Cleaning Co. Téléphone Up. 66. 2901-3-5 Rue Milan.

sept—24,27 oct—1,4

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal. 2ème District.

F. A. BRUNET

IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER

313 — RUE ROYALE — 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.

Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.

Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4360.

CHARBONS

PITTSBURG ANTHRACITE ALABAMA QUALITY QUEEN

COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.

337 RUE CARONDELET

PHONE MAIN 2126

The New Freedom

(LA NOUVELLE LIBERTÉ)

Par son Ex. WOODROW WILSON
Président des Etats-Unis

Ce livre vous apprendra à connaître l'homme vrai qu'est votre Président

3ème Grande Édition, Net $1.00

EN VENTE CHEZ

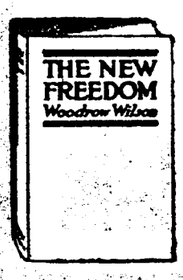
Adrien Rémond

232 RUE BOURBON 232

EN VILLE

Doubleday, Page & Co.,

GARDEN CITY, N. Y.



The N. O. Bee Publishing Co., Ltd.

323 Chartres Street — NEW ORLEANS

SPÉCIALITÉ DE

TRAVAUX EN FRANÇAIS

TRADUCTIONS EN

Français, Anglais, Espagnol, Italien, Allemand et Hollandais

L'Abeille Bourdonne Constamment

¶ Dans les meilleures demeures Françaises de la Nouvelle Orléans et de ses environs.

¶ Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen.

¶ Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.

Your complexion needs

DAGGETT & RAMSDELL'S

PERFECT COLD CREAM

Used by the elite of New York Society for twenty-three years and still their favorite. Imparts health and beauty to the skin, smoothes away the marks of Time, brings Nature's bloom to sallow cheeks, discourages premature lines and wrinkles. Improve your looks by its daily use.

In tubes 10c., 25c., 50c. In jars 25c., 50c., 85c., $1.50.

When you insist upon D & R you get the best cold cream in the store.